

Champs et Pratiques de l'Histoire
Sandro Guzzi-Heeb

CR de Florence Lotterie, *Progrès et perfectibilité : un dilemme des Lumières françaises (1755-1814)*, Oxford, Voltaire Foundation, coll. « SVEC », 2006, 203 p., par Bertrand Binoche in *Annales Benjamin Constant*, 2007 (31-32), p. 425-429.

Florence Lotterie, *Progrès et perfectibilité : un dilemme des Lumières françaises (1755-1814)*, Oxford, Voltaire Foundation, coll. « SVEC » 2006 : 04, 203 p.

Longtemps, les historiens furent la dupe de Condorcet et assimilèrent sans vergogne dans son sillage « perfectibilité », « perfectionnement » et « progrès » – en témoignait exemplairement l'ouvrage au titre trompeur de John Passmore, *The Perfectibility of Man* (Londres, Duckworth, 1970) qui n'était de fait qu'une nouvelle histoire de l'idée de progrès. Et puis,

coup sur coup, sont parus un collectif français¹, une étude américaine² et, *last but not least*, cet ouvrage issu d'une thèse effectuée sous la direction de Michel Delon, et d'autant plus précieux qu'il est la première histoire raisonnée de la perfectibilité proprement dite comme « idée ». C'est en effet de l'histoire littéraire des idées que l'auteure se réclame explicitement ; cela signifie que si elle entend prendre ses distances avec l'histoire scientifique des concepts comme avec l'histoire philologique des mots, ce n'est certes pas pour privilégier une entité intangible subsistant dans l'éther, justement, des idées pures, mais bien au contraire pour élucider le surgissement et l'effritement d'une réalité spéculative aux contours incertains et disputés, qui ne fut jamais pourvue d'un contenu univoque, qui ne fut jamais le monopole d'un discours idéologiquement assignable, mais qui, bien au contraire, sur l'espace d'une soixantaine d'années, se présenta toujours comme la forme instable dans laquelle les protagonistes d'une histoire éminemment conflictuelle s'efforcèrent, à chaud, de concevoir leur présent sur fond variable de ce qui était, ou de ce qui n'était pas, « susceptible de perfectionnement ».

Nécessaire par son objet, intelligent pas sa méthode, élégant par son écriture, cet ouvrage témoigne enfin d'une instruction très sûre et la bibliographie primaire en est parfaitement maîtrisée. Comme son titre l'indique, le corpus étudié s'ouvre avec le second *Discours* (1755) où apparaît le néologisme, et se clôt sur *De l'Allemagne* (1814) où il s'efface, comme le vestige d'un « régime des Lumières désormais dépassé » (p. 174). Restreint à l'aire francophone, sa scansion peut se présenter méthodiquement comme suit :

1) Dans un premier temps (1755-1789), c'est bien sûr de Rousseau qu'il s'agit au premier chef. Dans un contexte où la question anthropologique de l'aptitude humaine à se perfectionner fait déjà l'objet d'une discussion serrée entre Buffon et Condillac, le Genevois lance le mot en association avec le concept de liberté pour signifier qu'il n'est pas d'*ordre naturel* de la genèse et que l'histoire humaine doit bien plutôt s'interpréter comme la funeste généalogie des choix faits par l'espèce, choix qui l'ont irrémédiablement éloignée, pour le pire, de son origine – d'où l'inégalité civile qui, loin d'entériner une prétendue inégalité naturelle, nie l'égalité naturelle effective d'un état dont la première caractéristique était l'*uniformité*. Le formidable paradoxe d'une « perfectibilité » spécifique

¹ Dirigé par l'auteur de ces lignes sous le titre *L'Homme perfectible*, Seyssel, Champ Vallon, 2004.

² Michael E. Winston, *From Perfectibility to Perversion : Meliorism in Eighteenth-Century France*, New York, Peter Lang, 2005.

(inhérente à l'espèce) dont l'actualisation se conçoit comme à la fois contingente et négative va alors hanter les Lumières tardives, lesquelles vont, d'une part, brocarder ledit paradoxe comme un pur sophisme (la nature n'a tout de même pas pu pourvoir l'homme d'une faculté dont l'usage aurait été contre nature), et, d'autre part, réinvestir le terme dans le discours pédagogique de l'empirisme qui aura pour objet de se demander, non pas comment le genre humain a pu de son propre chef se perfectionner, c'est-à-dire se corrompre, mais comment l'individu sensible peut être rationnellement perfectionné (au passif), c'est-à-dire formé à des Lumières dont rien ne dit au demeurant qu'elles doivent être équitablement dispensées.

2) Dans un second temps (1789-1799), la perfectibilité se trouve plongée dans la tourmente révolutionnaire. C'est maintenant bien sûr Condorcet qui leste l'enquête dans une perspective prioritairement politique : c'est bien de gouverner la République qu'il s'agit alors et affirmer la perfectibilité comme processus graduel, c'est avant tout rejeter le langage jacobin de la *régénération instantanée* (p. 66) : il ne faut pas moins que le temps d'un avenir absolument ouvert pour assurer ce que les nouveaux fanatiques prétendent instituer dans l'immédiat de l'échafaud. Il importe ici de souligner que ce nouveau concept n'a plus grand-chose à voir avec celui de Rousseau. Quand celui-ci disait « presque illimitée » pour signifier la simple indétermination de ce que peut devenir l'homme arraché à la nature, Condorcet dit « indéfini » au sens précis d'une espérance mathématique. Et quand le premier qualifiait la perfectibilité comme contingente parce qu'il la couplait avec la liberté, le second l'associe avec la raison et la dit aléatoire au sens où il s'agit de prendre conscience, précisément par le fait de la démonstration historique, d'une distribution statistique des éléments favorables à l'amélioration générale de nos conditions d'existence : nous voici au moment idéal où « se combinent pour le même but (la liberté, la vérité, le bonheur) les efforts des savants, la volonté d'émancipation des peuples et les institutions politiques qui doivent garantir les droits de l'homme » (p. 93). De l'« histoire hypothétique » du second *Discours*, nous sommes donc passés au « tableau historique », mais il ne s'agit toujours pas d'une « philosophie de l'histoire », c'est-à-dire d'une philosophie qui affirmerait la raison immanente, et pour ainsi dire fatale, à celle-ci.

3) Dans un troisième temps (1800-1814), la perfectibilité devient l'instrument que l'on va mobiliser sur un registre moral pour revendiquer l'héritage révolutionnaire dans sa vocation émancipatoire tout en s'efforçant de l'arracher au sensualisme identifié au matérialisme et à

l'égoïsme auxquels on impute désormais le détour terroriste. C'est Coppet qui accapare alors à bon droit l'intérêt de l'auteur, et avant tout le couple Constant / Staël. Pour tous deux, le problème est bien de contrecarrer l'hégémonie d'un rationalisme desséchant sans renoncer aux promesses de la liberté. Mais les deux stratégies ne se confondent pas pour autant. Alors que Constant s'engage dans une thématique d'expressions de la perfectibilité comme caractéristique des « facultés intellectuelles » par opposition aux « facultés industrielles », M^{me} de Staël tend à privilégier une perfectibilité « mélancolique » qui fait valoir, sur un mode bien plus kantien, la nécessité de sacrifier le présent au futur : la perfectibilité comme immolation héroïque des bonheurs disponibles au profit d'espérances qui n'ont plus rien de mathématique, telle est alors l'ultime métamorphose d'une « idée » devenue ainsi si étrangère à ses prémisses que le mot lui-même tend à disparaître avant que Comte entreprenne en 1822, dans le *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réformer la société*, de s'en faire le fossoyeur résolu en référence à la destination naturelle d'un organisme aux variations limitées par sa constitution (p. 188). Cette fois, nous avons affaire à une véritable « philosophie de l'histoire », c'est-à-dire à un progrès immanent dont les hommes ne peuvent plus, bon gré mal gré, que réaliser le dessein.

Le parcours suivi pourrait alors se résumer par le tableau suivant :

Perfectibilité	Registre	Concept associé	Concept anonyme
Rousseau	anthropologique	liberté	genèse
Condorcet	politique	raison	régénération
M ^{me} de Staël	moral/religieux	sentiment	sensualisme

Bien entendu, il n'est pas requis d'approuver en tout les analyses de Madame Lotterie. On aurait par exemple de bonnes raisons de ne pas souscrire à une lecture de Rousseau qui apparie avec insistance la perfectibilité à la liberté et attribue du coup la contingence à celle-ci, alors que la perfectibilité surgit dans l'argumentation du second *Discours* comme ce qui permet au contraire de court-circuiter le concept hautement litigieux de liberté et que ce sont les « circonstances », non les choix, qui sont qualifiées de fortuites. On pourrait aussi craindre de surévaluer l'importance du modèle aléatoire dans la composition du *Tableau historique* – et ici la nouvelle et monumentale édition de P. Crépel et J.-P. Schandeler (Paris, INED, 2004) nous permettra certainement d'y voir plus clair. L'abstraction du contexte européen, enfin, peut susciter

chez le lecteur instruit quelques regrets car il est bien certain que Condorcet se réclame de Price et Priestley et que Constant est le traducteur de Godwin en même temps que l'adversaire de Bentham – un Constant dont, au reste, il est également difficile d'arrêter l'œuvre en 1814 sans se priver de la référence à l'ouvrage essentiel sur la religion. Mais il ne serait pas très loyal de faire grief à un livre de n'avoir pas tout dit et de donner lieu à des discussions qui seront le plus bel hommage qu'on pourra lui rendre.

Bertrand Binoche

Jean Potocki, *Ceuvres*, t. IV, 1 ; t. IV, 2 ; t. V, éditées par François Rosset et Dominique Triaire, Louvain / Paris / Dudley MA, Peeters, 2006, 589, 480, 392 p., un CD.

Le lecteur des *Annales* se souviendra que nous avons rendu compte, dans un numéro antérieur (29, 2005, p. 231-235), des trois premiers volumes de cette entreprise originale et ambitieuse qui consiste à offrir, pour la première fois, une édition complète des textes de Potocki connus à ce jour. Ce grand seigneur polonais qui écrivait dans notre langue apparaît, depuis qu'on a commencé de découvrir les diverses facettes de sa personnalité, comme un personnage de tout premier plan à son époque, qui est celle, à la fois, où les Lumières passent le relais au Romantisme et où les sciences humaines prennent leur essor.

Les trois volumes que François Rosset et Dominique Triaire dévoilent aujourd'hui à nos yeux sont consacrés, d'une part, à la pièce maîtresse de l'ensemble, qui reste sans conteste le très étonnant roman intitulé *Manuscrit trouvé à Saragosse*, et d'autre part à la *Correspondance* qui a été retrouvée de Potocki, puis à des *Varia*, qui sont eux-mêmes suivis d'une série d'outils bien nécessaires à l'exploration de l'ensemble des cinq tomes en six volumes que les éditions Peeters ont mis à leur catalogue.

Ce n'est assurément pas faire injure aux autres parties de ce prestigieux ensemble que de croire que c'est au *Manuscrit* que le lecteur accordera prioritairement son attention. Et qu'on ne voie là, non plus, aucun paradoxe : ce n'est pas par absence de curiosité pour les autres volets de l'œuvre, qui sont moins connus, qu'il agira ainsi, mais parce que le roman qui lui est proposé ne pourra pas manquer de faire à ses yeux, davantage que tout le reste, figure de révélation. Il ne s'est en effet pas agi pour François Rosset et Dominique Triaire de reproduire le texte des éditions parisiennes anciennes (celles de Théophile Etienne Gide, 1813 et 1814, à qui l'auteur avait adressé, en 1812, sans qu'on sache trop pourquoi, le